

LOISEL

ROSE LE GUIREC

Troubles Fêtes



Humanoïdes Associés

Loisel

LOISEL

TROUBLES FÊTES

Textes de
Rose Le Guirec



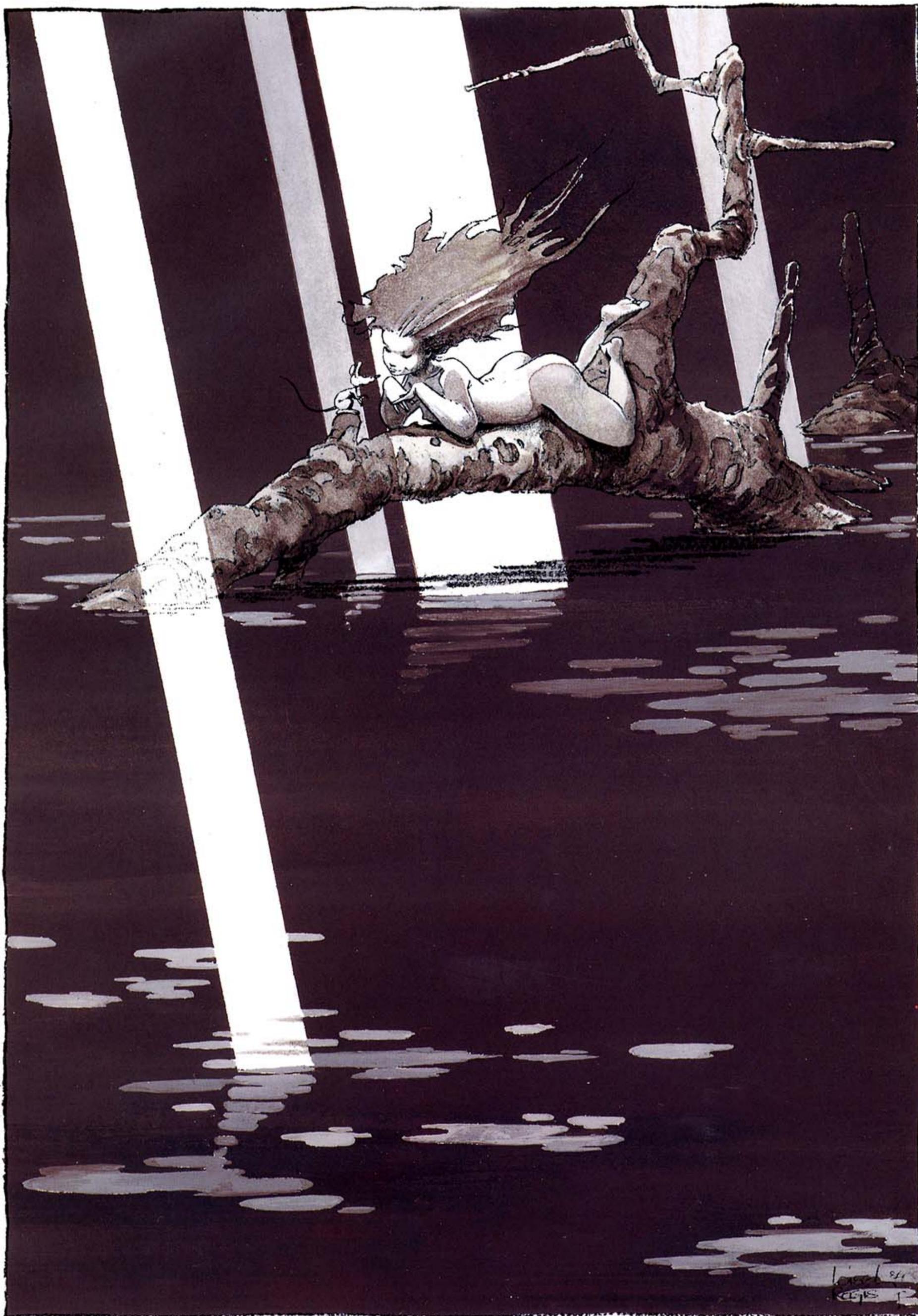
LES HUMANOÏDES ASSOCIÉS

L'offrande



Il suffit que j'aime
Un petit brin d'herbe bleue
Une goutte de rosée
Un amour d'oiseau peureux

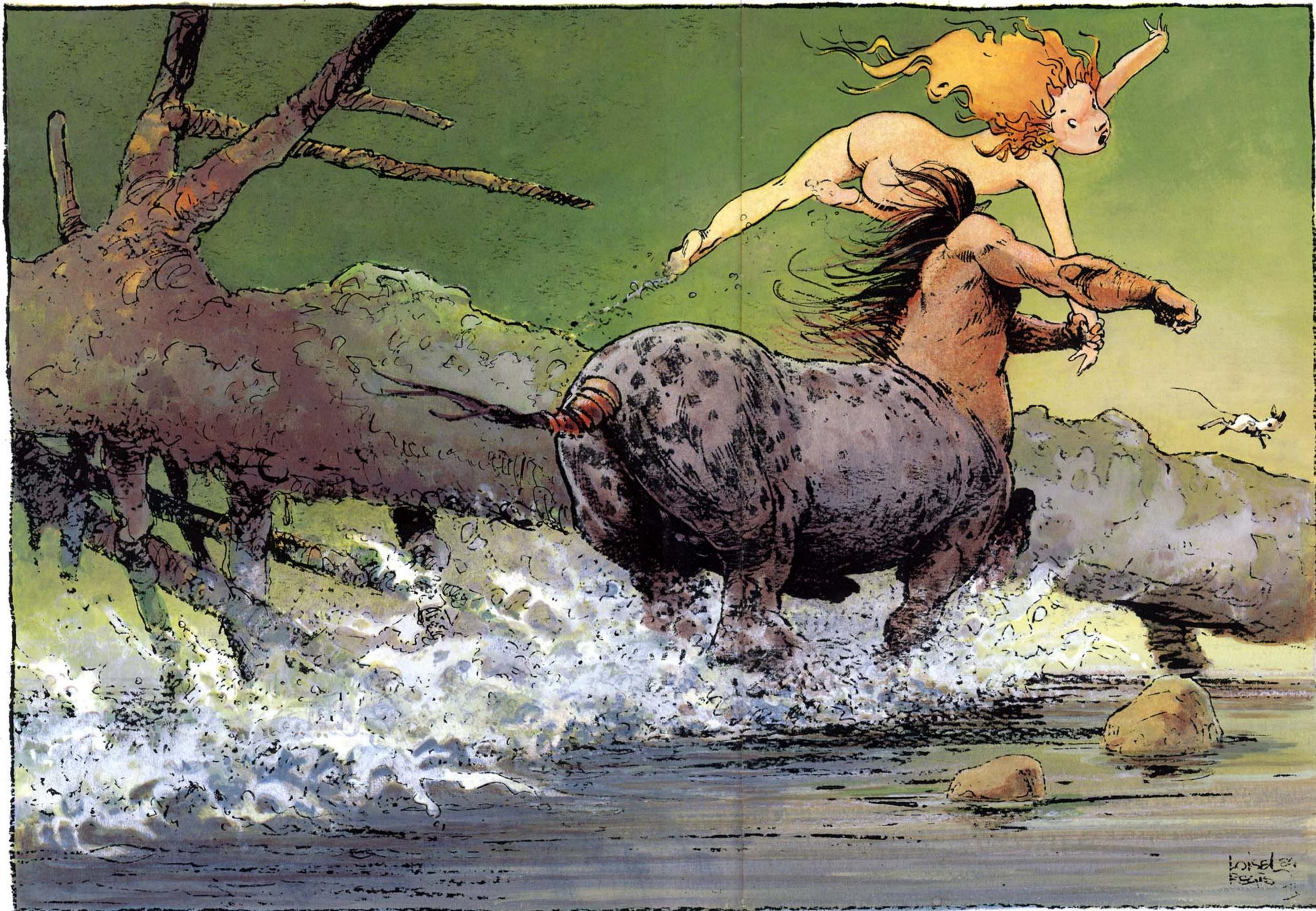
Boris Vian.



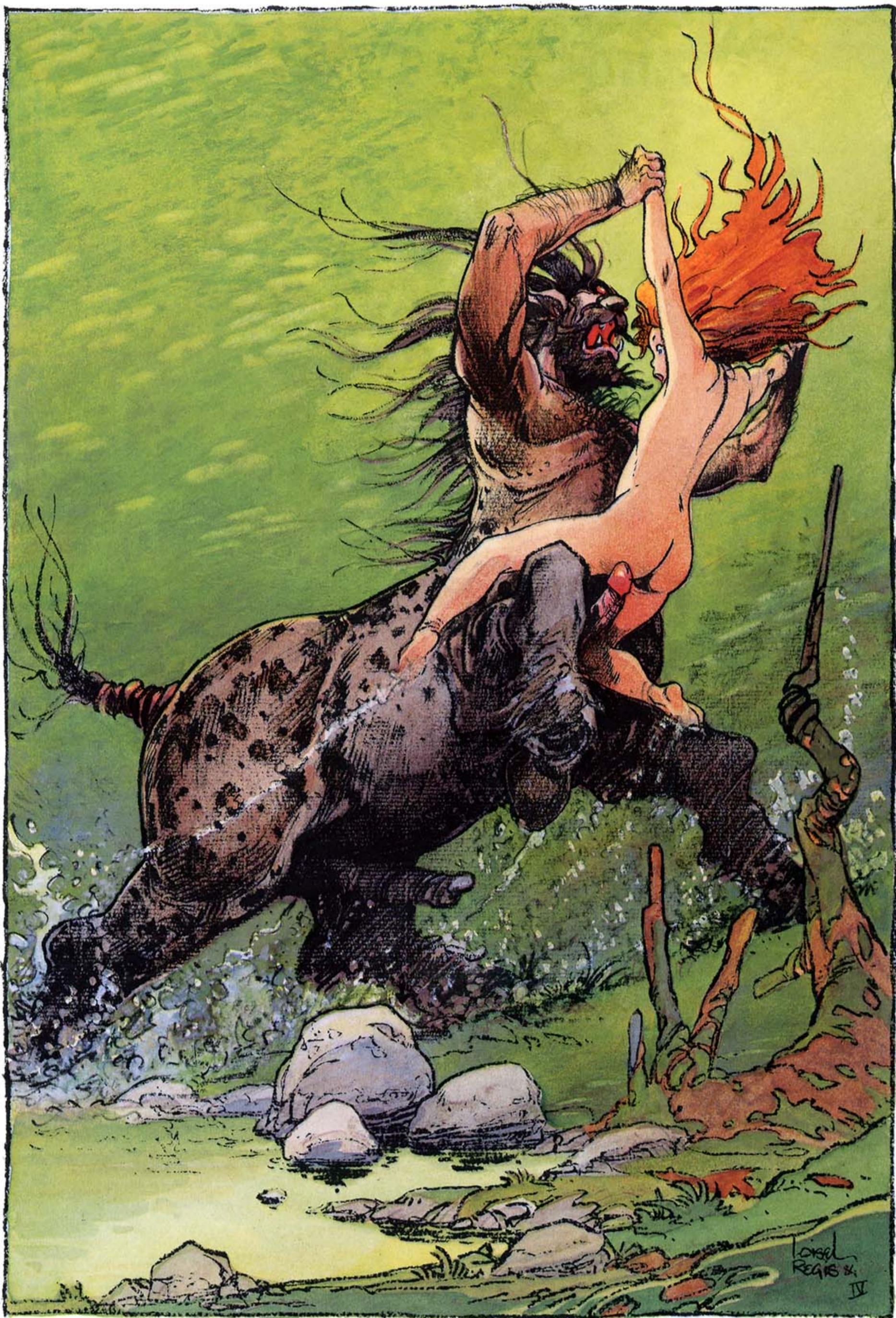
Et quand bien même il en viendrait mille autres, plus belles encore, dans un monde moins cruel...



Les temps sont drôles, que je me disais ; moi qui ne l'ai en rien cherchée, c'est elle qui m'a trouvée.



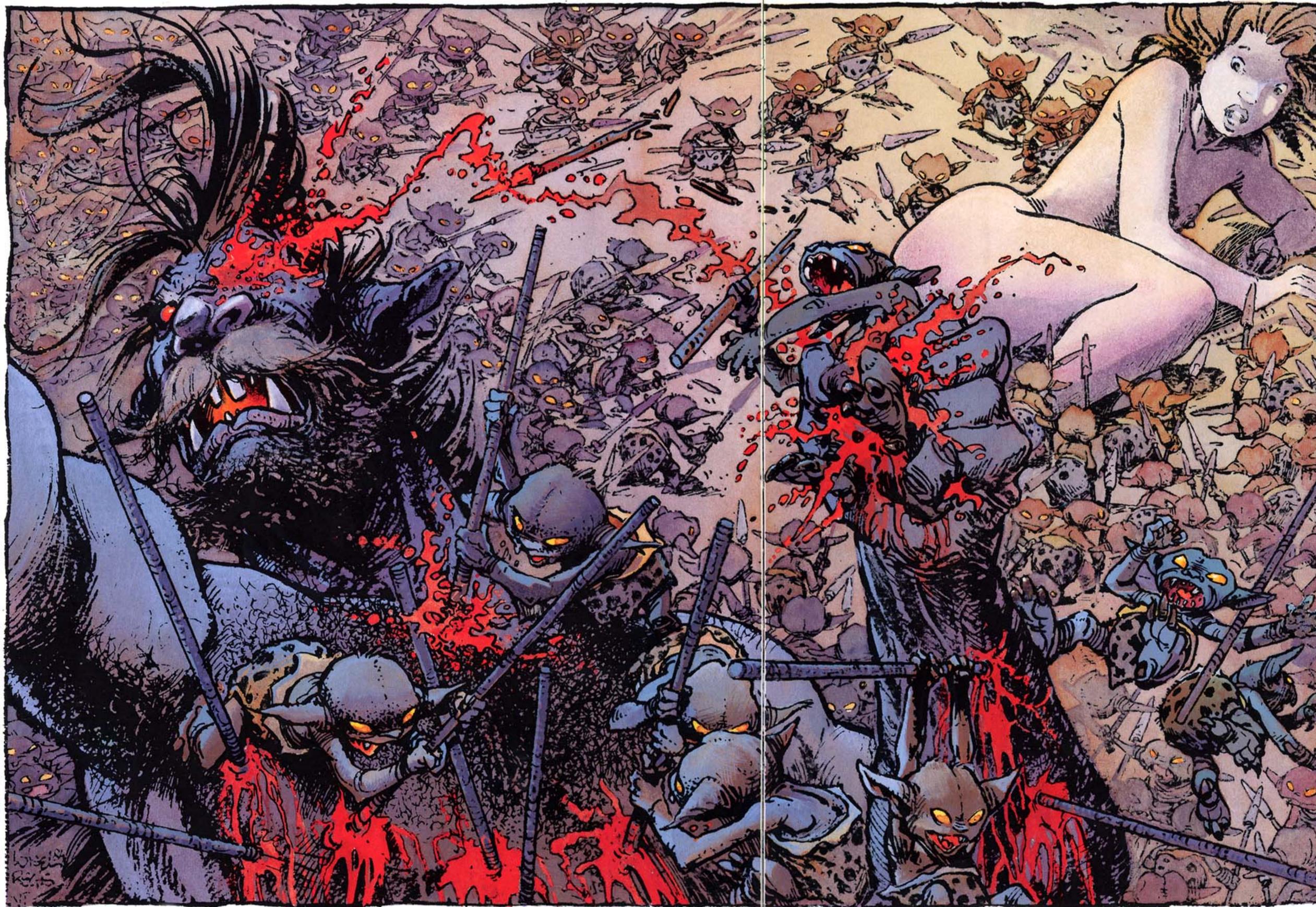
Il n'y a pas une ombre, pas un sourcillement d'elle que je ne devine. Je sais maintenant qu'il n'y a pas que les petits cailloux blancs pour retrouver son chemin. L'éclat de sa peau, la force de son rire, l'odeur de ses peurs, la lumière dans ses cheveux, ce sentiment d'éternité.



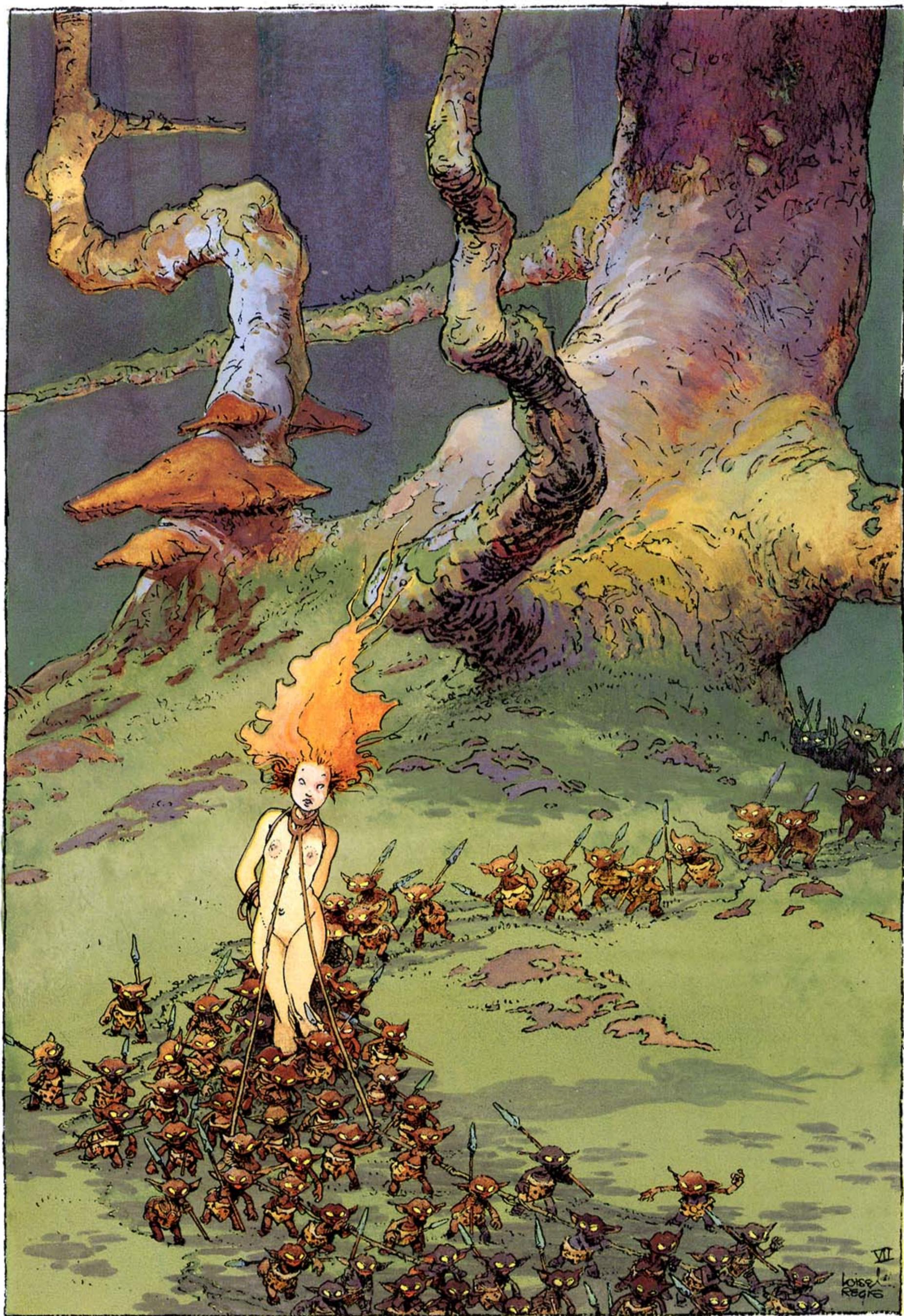
Elle a cette innocence insolente qui dérouté et fait basculer le destin.

Quand ses doigts me réveillent au
petit matin, je voudrais arrêter le
temps, prolonger ces instants
éperdus de tendresse. Mais elle
s'éloigne et s'élançe, insouciante,
bravant la vie comme si la perdre
était l'enjeu de chaque jour.





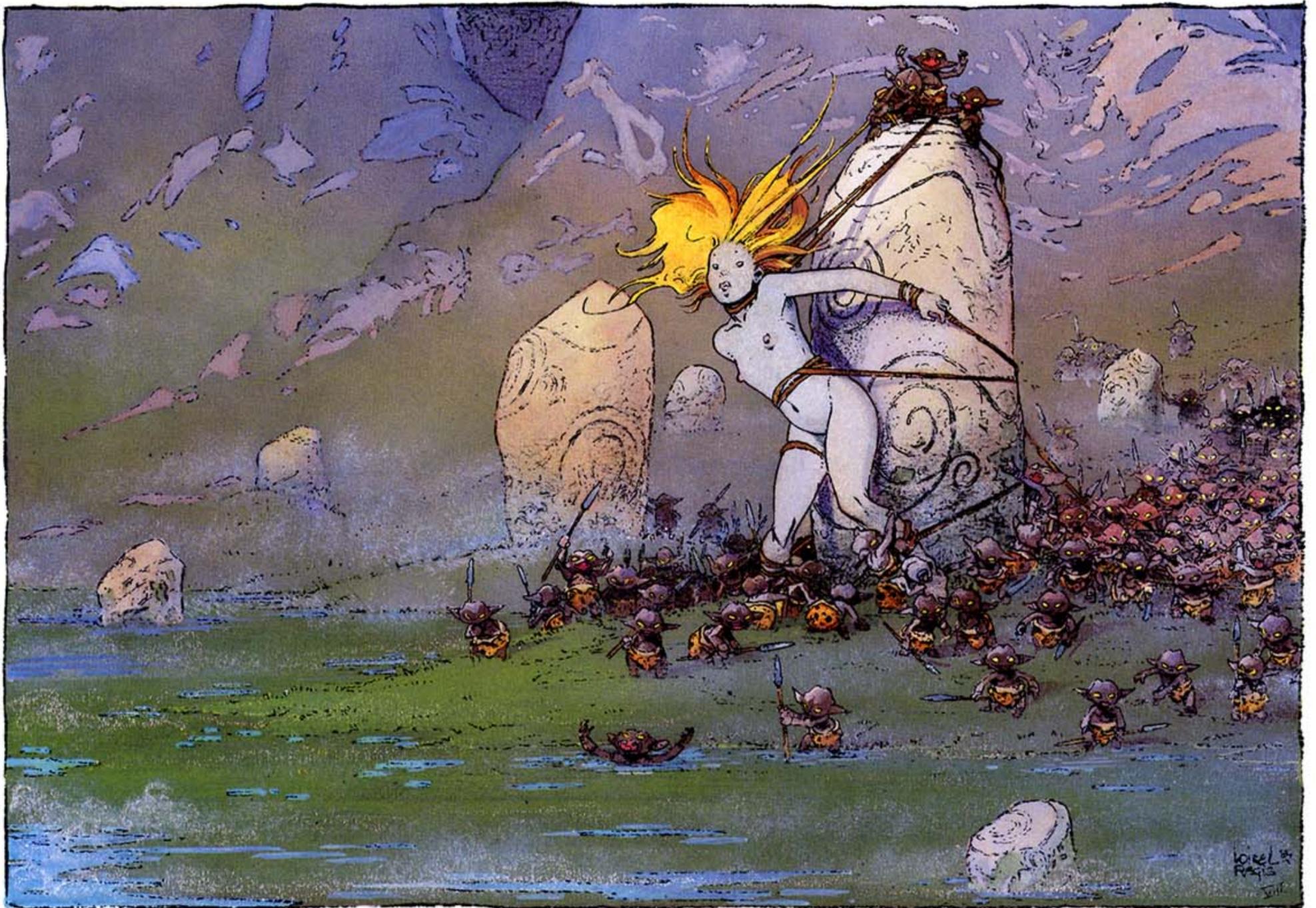
« 1, 2, 3, soleil ». Et il se lève ! Sa
chaleur est si proche de celle de
l'enfer.



« Ne meurs jamais pour moi », qu'elle me crie lorsqu'elle s'enfuit.

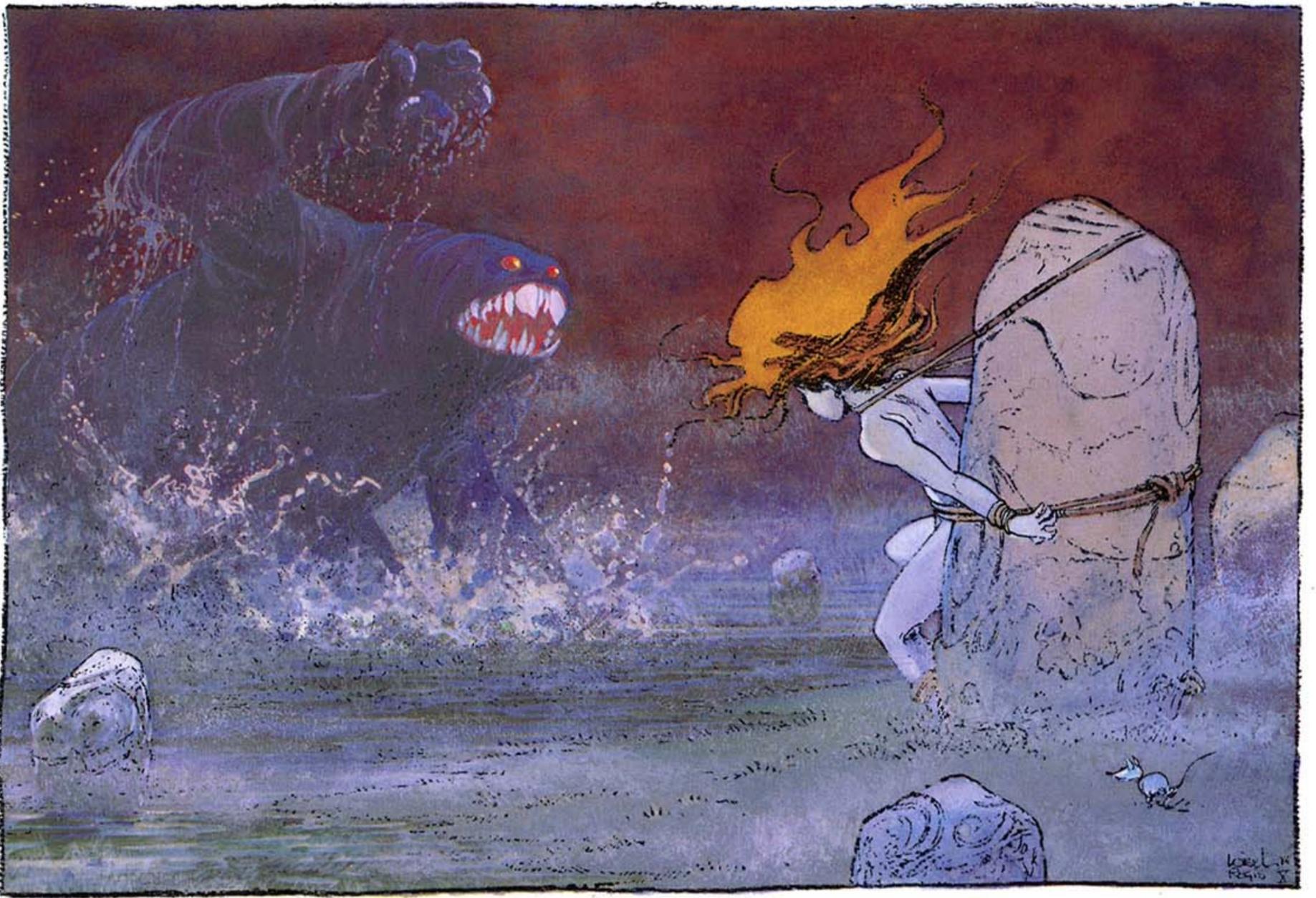


Au hasard de nos courses effrénées, elle sait calmer nos soifs et nos craintes, dans le creux de ses mains.



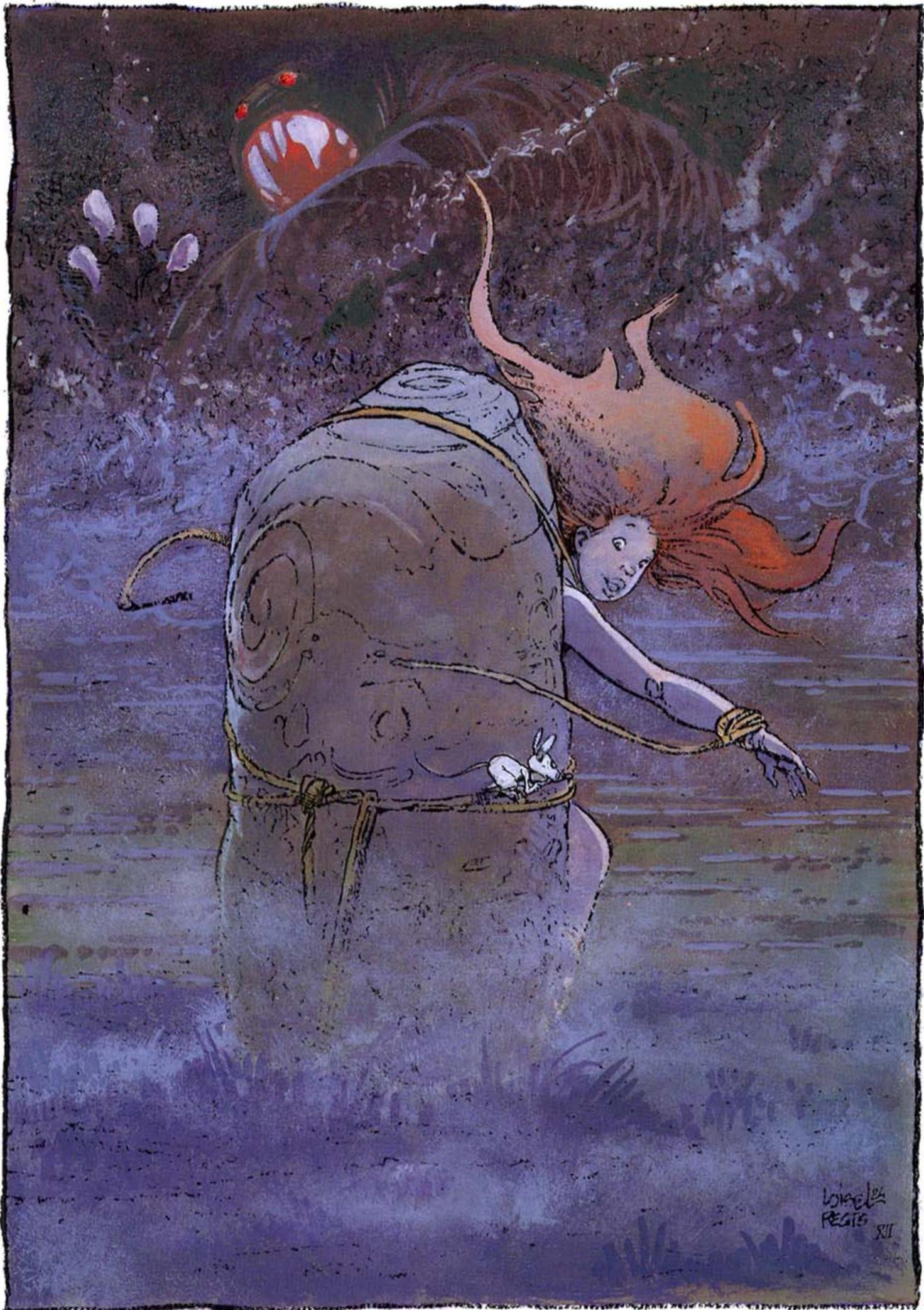


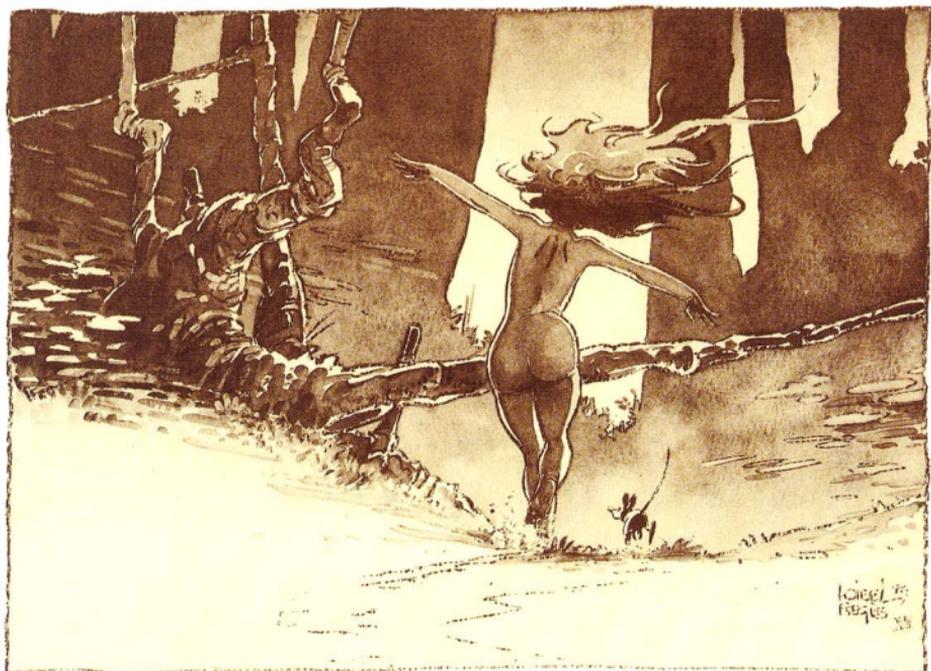
Loisel
Regis II



Quand la nuit vient, elle parle avec les étoiles. Enfouie au cœur de ses bras, tout est calme... Je suis bien.

Elle ne sait rien des femmes.





Mais d'où lui viennent ces regards quand elle me
caresse, et implore : « Raconte-moi encore l'histoire du
temps où les hommes savaient les mots... C'est quoi,
"aimer"? C'est quoi, "doux"? ». Alors je vois dans ses
yeux perler la mort, quand je lui dis : « Un jour, ou peut-
être une nuit, je partirai ».

« Allez... Je disais ça pour de semblant... »

« Il était une fois... »

**PAGE
BLANCHE**

Les feux de la Saint-Jean



Sous les parfums des femmes
se dissimulent des odeurs de peau
infiniment plus subtiles et troublantes...

Des odeurs de femelle.



Comme une armée en déroute, les reliefs du festin se répandaient sur l'immense table, repeignant les nappes auparavant immaculées aux couleurs des esprits embrumés. Le vin avait coulé à flots continus, versé au rythme des exclamations enjouées de sire Christian de Maixant : "Faites ripaille, compagnons ! Mangez et buvez à vous en faire éclater la panse ! Faites ripaille, et vous, mes belles, remplissez-vous des nectars les plus délicats ! Régalez-vous, mes gloutonnes, vous serez ce soir de toutes les gourmandises, de toutes les goinfreries ! Dénouez vos corsets, relevez vos jupons, faites voler vos dentelles et vos rubans ! Que vos chairs embaument, que vos gorges exultent ! Je lève mon calice à l'amour...".

Mais, avant même ce signal de départ, le pied de la dame du maître des lieux, animal coquin et fureteur, avait entrepris l'inspection hardie des contours d'une colonne qui se dessinait sous une étoffe tendue et soyeuse. Résistant à la caresse, sire Christian de Maixant s'empara du soulier de la dame d'un geste de conquérant débonnaire, pour le remplir d'un vin ambré. Comme une cascade de miel liquide, le breuvage ruissela dans son gosier avide, débordant dans son cou et sur son pourpoint.

La dame se hissa jusqu'à lui, lapant goulûment la barbe poisseuse de son seigneur et maître. Messire Christian vida encore un ciboire, qu'il jeta à terre, le regard chaviré. Des chiens apeurés par les rebonds du récipient reculèrent en jappant. Des éclats de rire traversèrent les invités fébriles. Les réjouissances avaient commencé, dévolues aux appétits forcenés des hôtes.

Une escouade de serviteurs zélés, choisis pour leur jeunesse et leur beauté, se déchargeaient sur la table d'un précieux butin, fruit d'un pillage empressé des cuisines. Viandes, gibiers, civets et venaisons s'empilèrent, bientôt noyés d'épices et de sauces dont le fumet capiteux faisait affluer le sang dans les pinces les plus honorables de l'assemblée. Des hommes trop vite échauffés distribuaient de retentissantes claques sur des croupes paysannes. Giges et cuissots, cochons de lait à la chair rosée, confits et volailles farcies continuaient de s'amonceler tandis que des servantes se dérobaient sans conviction aux faveurs dont on voulait les honorer. Des cris faussement effarouchés se mêlèrent au concert des rires.

Dans la cheminée, des bûches énormes étaient livrées à la voracité du feu, dont la danse déposait des ombres mouvantes sur des gorges

nues et tendres, des creux de bras laiteux, des nuques offertes à la convoitise.

En cette soirée de lune rousse, nobles sires et très, très gentes dames étaient réunis pour fêter, en six jours et six nuits de préliminaires appliqués, le moment de l'année où seigneurs et manants allaient pouvoir s'unir en des noces impures, point culminant où toutes les frontières s'abolissent, et où le solstice féconde la terre : la nuit de la Saint-Jean.

Les dignes préparatifs de la fête de la Saint-Jean étaient l'objet des soins de chacun des six seigneurs du comté, qui se devaient de recevoir tour à tour les uns et les autres, pour de fastueuses agapes. Ainsi en était-il pour sire Christian de Maixant, et le festin n'épargna rien ni personne. Aux plus paresseux, des mains expertes éventraient le pantalon qu'elles laissaient béant, après que les goupillons aient donné leurs laiteuses

bénédictions aux noceurs lubriques. Puis les ardeurs s'éteignirent, les dames s'alanguirent, et il s'éleva du champ de bataille dévasté les bruits divers des panses repues. Des cuisines, plus rien ne sortait hormis les serveurs débraillés, à l'œil encore allumé par les cuisses figées, les fesses abandonnées, les cheveux défaits sur des poitrines doucement palpitantes. Les braises, complices, rougeoyaient dans la cheminée.

C'est ce moment que choisit messire Christian pour convier ce qu'il restait d'esprits lucides à prêter attention à ces histoires qui ne se content, selon la coutume, que devant l'âtre. On réajusta, l'un sa culotte, l'autre sa chemise ; les femmes défroissèrent leurs jupes, renouèrent leurs surcots et s'installèrent, lascives, sur d'épaisses fourrures à même le sol. Messire Christian s'éclaircit la voix et commença son récit :

“Vous a-t-on déjà narré, gentes dames et vous, messires, l'histoire d'Ainoque et du cul de Margot ? Car le propos et le noeud, si j'ose dire, de l'histoire, est que Margot avait un cul ! Cul dont mon grand-père Ainoque me dévoila les reliefs alors que j'entraîs seulement dans ma dix-huitième année, à la veille de la Saint-Jean”.

On applaudit. Il poursuivit : “Comme tous les tendrons de son âge, Ainoque s'était levé de bon matin. En ce jour qui précédait la fête, la tradition existait déjà qui voulait que chaque mâle valide apportât au bûcher son fagot. Tête nue, vêtu d'un surcot de drap grenat, sa dague à la ceinture et le coeur léger, Ainoque coupa à travers champs d'un pas assuré pour gagner la futaie qui bordait la Vauvise, cette rivière claire et bruisante où se cueillent les écrevisses.

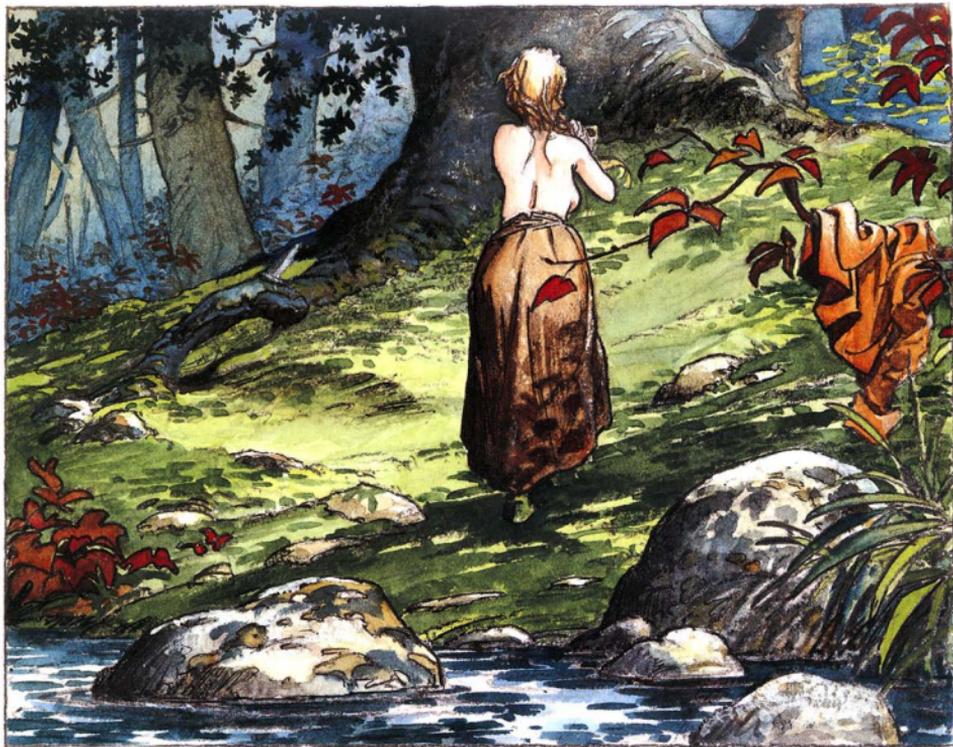
Mais un son inhabituel capta son attention dans les sous-bois...”



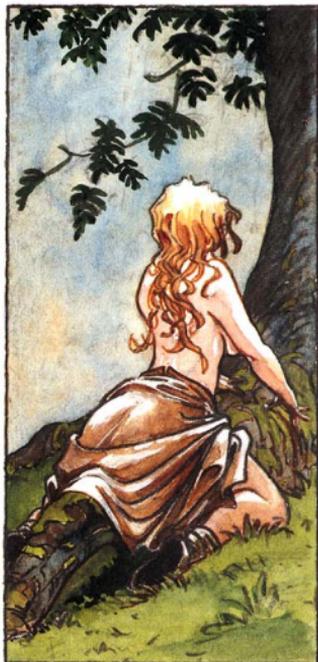








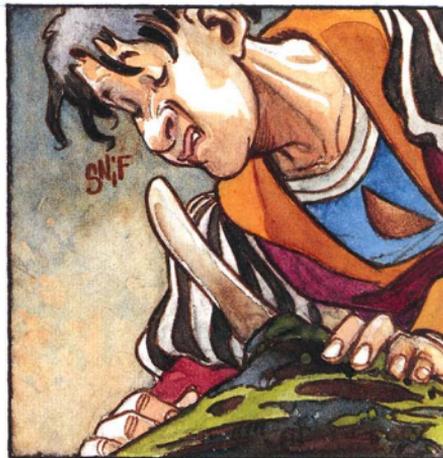
















Messire Christian
marqua une pause, laissant son récit
finir de réveiller les sens engourdis de
son auditoire. Puis il reprit :
“Une heure peut-être s'était écoulée
quand mon grand-père émergea de la
torpeur où ces émotions l'avaient
plongé. Il s'aspergea bruyamment le
visage et prit soudain la ferme
résolution de retrouver la belle naïade.
Ce serait à ce fourreau-là qu'il
confierait son épée ! Il chevaucherait et
dompterait sa croupe envoutante ! Et
c'est à son con gourmand qu'il
demanderait, la fois prochaine, de lui
téter des entrailles la semence !

C'est avec cette humeur conquérante
qu'Ainoque de sa dague tailla et coupa
le bois, puis se rendit au bûcher érigé
telle une pyramide païenne, à l'écart du
village. Il se délesta de son fagot et
partit en quête du moindre indice sur la
troublante inconnue. Qui donc pouvait
bien détenir cette paire magistrale,
cette rotondité d'albâtre, ce fion mutin,
ce cul... ce cul !

Dans les maisons, l'effervescence
régnait. Pour tous, seule la fête
comptait : parfaire les costumes,
essayer les couronnes de fleurs,
surveiller la cuisson des pâtés...
Ainoque, lui, ressassait ses souvenirs
de l'après-midi. Plus d'une fois, sa
verge émoussillée redressa la tête ;
plus d'une fois sa main, à présent
guidée par le sentiment de la

bienséance, réajusta, et le dard, et les
couilles. Dépité, il dut rentrer
bredouille au château.

Une vive excitation faisait là-aussi
virevolter les servantes d'une pièce à
l'autre, aidant les uns à se baigner, les
autres à se coiffer et se vêtir. Soudain
une voix stridente arrêta net toute la
maisonnée.

– Ah, te voilà, toi !

La mère d'Ainoque avait jailli,
ruiselante encore de l'étuve où elle
avait mariné pendant près d'une heure,
nue et échevelée malgré les efforts
des servantes pour couvrir leur
maîtresse.

– Foutez-moi la paix, maraudes, avec
vos linges ! Mon fils est un homme, et
s'il ne vous a pas déjà déflorées, je vais

le lui ordonner céans si vous ne cessez de bêler ! Mes seins seraient-ils trop lourds, ma chair ramollie, mes hanches trop larges, mon encolure trop forte qu'il les faille cacher ? Viens dans mon giron, mon fils, regarde cette peau ferme et lisse... Eh quoi, tu bandes, benêt ? Petit pourceau, je croquerais bien tes pommes si je n'étais déjà prise !

Eclatant d'un rire monumental, la mère relâcha son étreinte mouillée, laissant son fils hébété et confus. Dame Bertrade de Maixant restait une femme superbe ; les maternités l'avaient épargnée et, mieux encore, les assiduités d'un mari gaillard et prévenant l'avaient épanouie. La sensualité qui émanait d'elle se

rehaussait d'un brin de paillardise, propre à tétaniser les sens de tous les mâles vigoureux de la contrée. Mais Dame Bertrade avait pour l'heure d'autres sujets de préoccupation que la trique de son fils Ainoque.

– Trêve de minauderies, mon garçon ! Ta mère rencontre un drame. Frasende s'est tarie ! Quel outrage ! Une femme que nous avons nourrie et logée depuis des années ! Plus une goutte ne sort de sa poitrine ingrate.

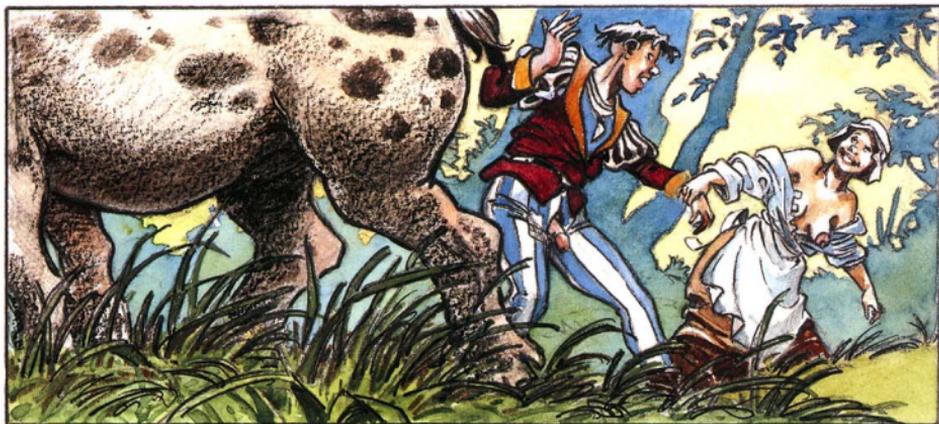
Et comme un malheur n'arrive jamais seul, mes fioles sont vides. Ton père lui-même s'est acharné sur les tétons : il chatouille, il suce, il presse avec dévouement. Et Frasende qui geint et se lamente. En vain. Ainoque, il me faut absolument un flacon de ce précieux lait. De quoi aurais-je l'air à la

Saint-Jean sans cette parure qui transporte les senteurs les plus fines ? A quoi d'autre puis-je incorporer l'ambre et le musc ? Ainoque... tu ne laisseras pas ta mère dans ce désarroi ?

La voix était devenue plaintive mais, sans attendre la réaction d'Ainoque, elle se tourna vers la plus jeune des servantes et reprit d'un ton péremptoire :

– Herminette, tu mèneras mon fils chez ta cousine la nourrice, au plus vite, avec ce flacon à remplir. Mon sort est désormais entre vos mains, ainsi que mon parfum. Sans avoir eu le temps d'ouvrir la bouche, Ainoque se retrouva donc à cheval, Herminette derrière lui, qui agrippait sa taille de ses bras nus...











Encore chancelant sur ses jambes, Ainoque vit Herminette disparaître dans le sous-bois en dansant et en lui indiquant de la main la chaumière de sa cousine, à quelques pas de là, dans la clairière. Il rassembla ses esprits, remballa son attirail pendant et gouttant, et tira le cheval par la bride en direction de la chaumière.

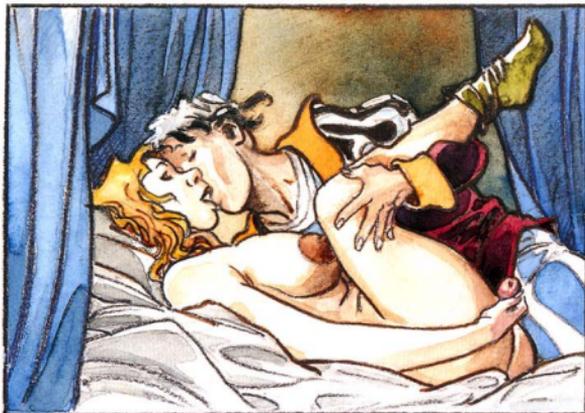
Alors qu'il attachait sa monture près de la maisonnette, il pesta intérieurement. Une fois de plus, il avait été le jouet de cette femelle ! Sa nature taciturne et timide ne lui avait pas permis de s'exprimer comme il l'aurait souhaité. C'en était trop.

Désormais, c'est lui qui prendrait l'initiative ; il serait dominateur, et le plaisir de la femelle dépendrait de son bon vouloir.

Nulle trace d'Herminette aux alentours. La cousine laitière s'appelait Margot. Ainoque allait devoir lui expliquer seul le but de sa mission. Il prit son courage et son flacon à deux mains et pénétra la tête haute dans la chaumière...

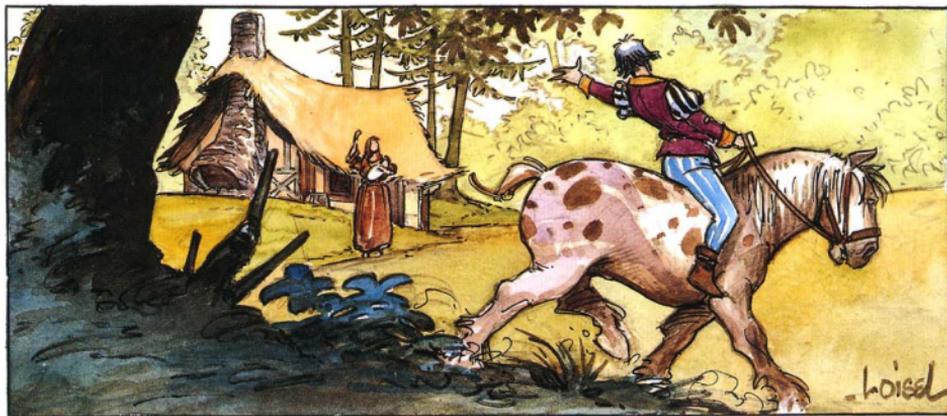














Ainsi Ainoque quitta-t-il la belle nourrice, le flacon aussi vide que les bourses et le coeur gonflé de joie. La nuit tombait. Ainoque retourna au village, se mêlant à la population en liesse autour des brasiers. Tout à son ivresse, il se laissa emporter dans le tourbillon des rondes, baisa à pleine bouche quelques belles gaillardes et d'un bond magnifique, franchit le feu dans un jaillissement de hourras, d'étincelles et de flammèches. Il se saisit d'un brandon rougeoyant qu'il courut éteindre à la rivière. La plainte de la braise sacrifiée s'éleva en fumée vers le ciel, célébrant la

naissance du jeune amant. La contemplation de la lune ramena ses pensées vers le cul de Margot, dont la vigoureuse enclade l'avait pour la première fois de sa vie comblé de bonheur. Dans la nuit profonde, il jura fidélité à ce cul merveilleux et hospitalier, son brandon éteint pour seul témoin.

Il se redressa et, d'un pas tranquille et ferme, rejoignit la chaumière où sa divine maîtresse s'était assoupie, nue sur le lit bouleversé par leurs ébats quelques heures plus tôt. Une pâle clarté lunaire caressait et sculptait les fesses où Ainoque s'était logé, et qui le fascinaient. Margot soupira, ouvrit une paupière et se dandina. Ainoque s'agenouilla à son chevet et remit entre les mains délicates le brandon dur et arrogant comme une verge, forgé par le feu et l'eau de cette nuit de la Saint-Jean.

Ils s'emmanchèrent de toutes les façons ; nul orifice ne fut épargné, ni par les caresses, ni par les baisers, ni par l'instrument ardent et luisant d'Ainoque.

Au petit jour, la mère furieuse du jeune seigneur, accompagnée d'une Herminette débraillée, surprit les amants endormis, intimement soudés et repus. Frustrée de son lait précieux, Dame Bertrade ruminait d'abominables jurons, mais le spectacle lui inspira un long silence résigné de femme dépossédée. Elle s'en retourna, dépitée.

Le temps passa, mais jamais le brasier allumé entre les deux amants au cours de cette nuit de la Saint-Jean ne s'éteignit. Ma grand-mère Margot vénéra et conserva le brandon noirci jusqu'à la mort. Au point qu'entre les deux gisants il demeure encore, aussi gaillard et fidèle que la pine d'Ainoque, couissant maintes fois dans les fourreaux accueillants de sa dame nourrice".

Songeurs, les hôtes de messire Christian vouèrent leurs regards à cette lune, fragment d'éternité, qui fut le témoin muet et bienveillant de l'histoire qui venait d'être contée.

**PAGE
BLANCHE**

Cérémonie



Cérémonie : n.f. (lat. caeremonia, caractère sacré). Forme extérieure et régulière
d'un culte : *les cérémonies du baptême.*

Marque extérieure de solennité à l'occasion d'un événement de la vie sociale.

Politesse, déférence : *visite de cérémonie.*

Politesse excessive : *faire des cérémonies.*

- *Sans cérémonie*, sans façon.



Venise... jamais je n'avais osé espérer rendez-vous plus émouvant, plus romantique. Aussi, lorsque je saluai une dernière fois les amis qui avaient tenu à m'accompagner à la gare, j'éprouvai une reconnaissance sans limite envers mon cher Victorio qui m'attendait en cette cité de rêve. Dernières recommandations, dernières accolades, et je gravis, radieuse, les deux marches qui me conduisaient aux portes de l'aventure. Aventure avec un petit "a" certes, mais aventure tout de même, car, de ma vie, je n'avais quitté ma province.

Les portières claquèrent et, tandis que le chef de gare s'époumonait dans son sifflet en secouant son petit drapeau, le train hoqueta, souffla et s'ébranla enfin. J'ouvris la vitre et me penchai, agitant mon mouchoir de batiste à l'intention de mes dévoués compagnons, jusqu'à ce qu'ils devinssent de minuscules points sur le quai.



Je n'avais pour tout bagage qu'un sac de voyage en cuir fauve, et me mis en quête de mon compartiment. Seule, une jeune femme était installée près de la porte. Je saluai la voyageuse solitaire puis me hissai sur la pointe de mes bottines afin de déposer mon sac dans



le porte-bagages.

Ma compagne semblait captivée par sa lecture et replongea dans son roman après m'avoir jeté un regard inquisiteur.

Elle-même n'était pas particulièrement jolie. Ses cheveux courts et son costume austère lui donnaient une allure de garçonne, sèche et guindée. Assise près de la vitre, je m'abandonnai, rêveuse, à la contemplation du paysage qui défilait sous mes yeux. Cette campagne mamelonnée avait toujours suscité en moi des émotions d'une sensualité troublante.

Les odeurs d'étable, le lait giclant des

pis gonflés, les foins, le blé ondulant sous quelque caresse divine, la transpiration forte et acide des paysans...

Troublée par ces évocations, je ne pus m'empêcher de penser à Victorio, l'homme qui m'avait séduite lors des trop rares et brèves vacances qu'il m'était permis de prendre alors. Le seul, l'unique qui m'avait envoûtée et mariée. Un an déjà que j'avais tout abandonné pour lui, un an demain ! Et cette joie, sans égale jusqu'alors, qui faisait palpiter mon ventre et s'ériger la pointe de mes seins, n'avait cessé d'éveiller en moi certaines curiosités. Victorio ne m'avait pas connue vierge, mais je n'étais pas sans savoir quelle vie mouvementée avait été la sienne.

Jamais il n'avait posé la moindre question sur mon passé, et cette discrétion tacite avait créé des liens étroits entre nous.

Je lui avais juré une soumission absolue tant ma confiance en lui, mon désir d'amour et de respectabilité étaient grands.

Et si quelquefois je me surprénais à évoquer, en pensée, quelque lit gigantesque, quelque nuit sans chemise, une débauche de lumière, ou des caresses animales, je retenais aussitôt par la bride cette imagination subversive et me réconfortais de ce baiser rituel sur le front que me donnait mon tendre époux, une fois le devoir accompli.

Accompli en effet car, depuis quelques mois, je portais le fruit amoureux qui confère à toute femme le droit à l'honorabilité. Mon ventre s'était arrondi, mes seins si sensibles s'étaient épanouis, et mon état



m'emplissait d'une joie que je n'avais nulle envie de dissimuler. D'autre part, depuis que mon corps s'était transformé, je ressentais des élans insensés d'amours inavouables, de baisers presque bestiaux, de caresses plus fougueuses. Je n'avais pas osé en informer Victorio. Peut-être l'occasion donnée par ce voyage...

J'en étais là de mes pensées lorsque le contrôleur, après un coup bref donné à la porte, pénétra dans le compartiment, réclamant nos titres de transport.

Il nous donna à chacune un oreiller et une couverture, nous expliqua le fonctionnement de la veilleuse et se retira après nous avoir souhaité une bonne nuit.

Je m'aperçus que le crépuscule s'était installé ; fatiguée par une journée mouvementée, bercée par les trépidations du train, j'acquiesçai lorsque la jeune femme me proposa d'éteindre la lumière. Une pénombre

bleutée s'installa et, une fois les rideaux tirés, je m'allongeai tant bien que mal sur mon lit de fortune. La rotondité de mon ventre me gênait déjà mais, malgré cela, je ne fus pas longue à trouver le sommeil avec, au bout de la nuit, la perspective chaude et rassurante des bras de Victorio où me blottir. Du regard de Victorio, de la bouche de Victorio, de ses épaules puissantes, de ses mains sur mes seins, sur mon ventre, de ses jambes entre mes jambes, de son sexe brûlant, de ses lèvres gourmandant ma bouche, de mes mains dans ses boucles brunes, ses boucles brunes... Soudain je m'éveillai ; mes mains caressaient des cheveux, ma bouche unie à des lèvres tendres. Une main s'affairait sur ma poitrine, et mon souffle, comme un appel inassouvi à une source miraculeuse, faisait frémir mon ventre et mon corps tout entier.



Je n'étais qu'offrande et désir, je me sentais réceptacle, puits charnel d'acceptation et de révolte. A mi-chemin entre le rêve et la réalité, j'arrivais difficilement à ouvrir les yeux. Lorsqu'enfin j'y parvins, je sentis l'étreinte se raffermir, des lèvres pesant sur les miennes, une langue fouillant plus profond encore dans ma bouche, et le regard sans appel de ma compagne de voyage me paralysa comme nul ne l'avait encore fait. Je sus que je ne résisterais pas. J'étais soumise, et cette femme, cette inconnue à qui je me livrais sans retenue, après des siècles d'une autre soumission, l'avait perçu au même instant que moi...

J'étais là, pantelante, allongée sur cette couche inconfortable, mon corps offert à cette étrangère sans sourire qui, un à un, faisait sauter entre ses doigts les petits boutons nacrés de mon chemisier. La couverture avait glissé à terre et, agenouillée, la voyageuse, de

l'autre main, remontait experte le long de mes jambes ouvertes. Comme elle prenait tout son temps, une excitation plus vive encore me ramena à sa bouche. Puis, remontant d'un geste sans appel ma jupe vers mon visage, elle se laissa descendre, baisant mon ventre, caressant cette peau distendue et si pâle sous la lumière diaphane.

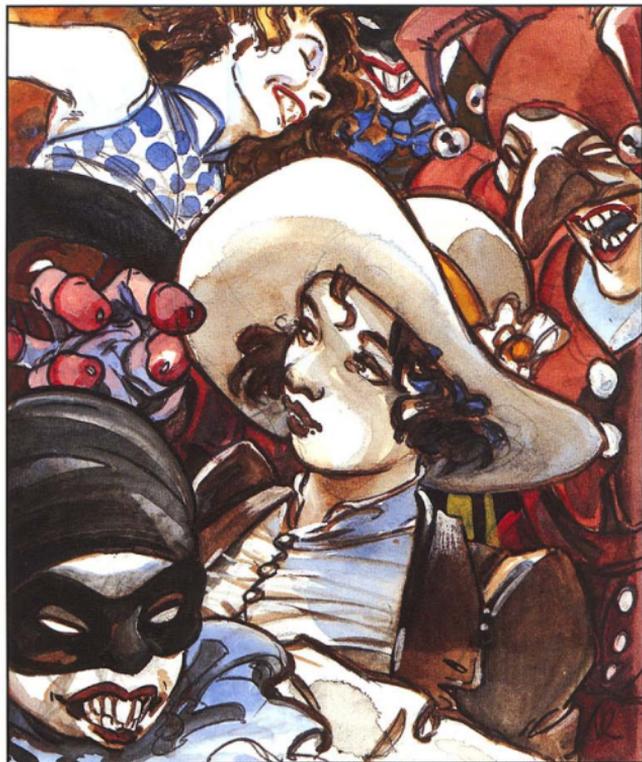
Je tentai de me relever sur les coudes mais, d'un mouvement autoritaire, mon "amante" me ramena à mon oreiller, plaquant sa main sur mes lèvres avant même que j'aie pu proférer un son. Je compris que nulle parole, nul mot ne seraient échangés.

Je vis alors disparaître entre mes cuisses la petite tête brune et crantée, puis sombrai dans la volupté la plus totale. Sa langue faisait naître des merveilles, repoussant chaque fois les limites du plaisir alors que j'étais au bord de défaillir.

Quand enfin, mon corps attisé, tourmenté par cette langue de feu tendre et incisive, s'arqua, se cambra sous le déferlement de la jouissance soudaine qui m'envahissait, je crus apercevoir, par l'entrebâillement d'un rideau, un regard vite escamoté. Malgré cela mon plaisir fut total et lorsqu'échevelée, moite, à demi dévêtue, j'essayai de refaire surface, ce fut pour réaliser que la voyageuse s'esquiva, refermant sur elle la porte du compartiment. Le petit bout d'homme qui vivait en moi s'agita, me ramenant d'un coup violent à cette maternité tant souhaitée. Que de contradictions tout à coup soulevées. Et Victorio? Ramassant la couverture encore chaude de ces génuflexions profanes, je m'étendis à nouveau. Le sommeil m'envahissait et le matin viendrait bien assez tôt... Rien ne pourrait désormais être comme avant.







Nous approchions de Venise et le train avait ralenti. Les brumes matinales donnaient à la lagune un aspect d'irréalité. Je découvrais pour la première fois ces paysages de rêve. J'avais entendu parler des fastes du carnaval et, au fur et à mesure que se rapprochaient les murs de la cité, des cris, des rires, me parvenaient du wagon. Le train tout entier semblait en liesse. Désirant me rafraîchir, j'avais croisé quelques instants plus tôt des déguisements et des masques magnifiques. Il me semblait que j'avais piètre allure, les yeux cernés, le ventre en avant dans mon costume de

voyage. Déjà les confettis et les serpentins volaient. J'avais tenté, mais vainement, de reconnaître derrière les loups, les voiles, les résilles, les maquillages, le petit visage austère auquel je devais cette nuit de reddition, ce matin de tourments.

Quand nous arrivâmes à la gare de Santa Luccia, j'entendis à peine l'annonce du terme du voyage tant le brouhaha était fort et l'agitation intense. "Venizzia". Une foule bariolée se pressait, hélant les porteurs, s'invectivant. Je me

sentais ivre et incapable d'avancer. Sur le quai, mon bagage à la main, je scrutais désespérément cette masse grouillante à la recherche de Victorio. Jamais encore je ne m'étais sentie aussi démunie, et toute l'ampleur de mon désarroi s'épala lorsqu'une espèce d'Arlequin me happa dans les méandres diaboliques d'une farandole multicolore.

J'allais sombrer, perdue dans la vague infernale qui m'entraînait malgré moi, quand une main ferme et gantée me saisit le poignet. Et je me retrouvai, éplorée, sanglotant contre le buste puissant de Victorio...

De celui que je croyais être Victorio car, relevant la tête, je vis deux yeux noirs enfoncés sous d'épais sourcils, une barbe rase et une bouche charnue. La voix qui devança ma question était rauque, empreinte d'un fort accent italien.

"Je suis envoyé par votre mari."
Le ton ferme de ces paroles m'impressionna et m'apaisa tout à la fois.

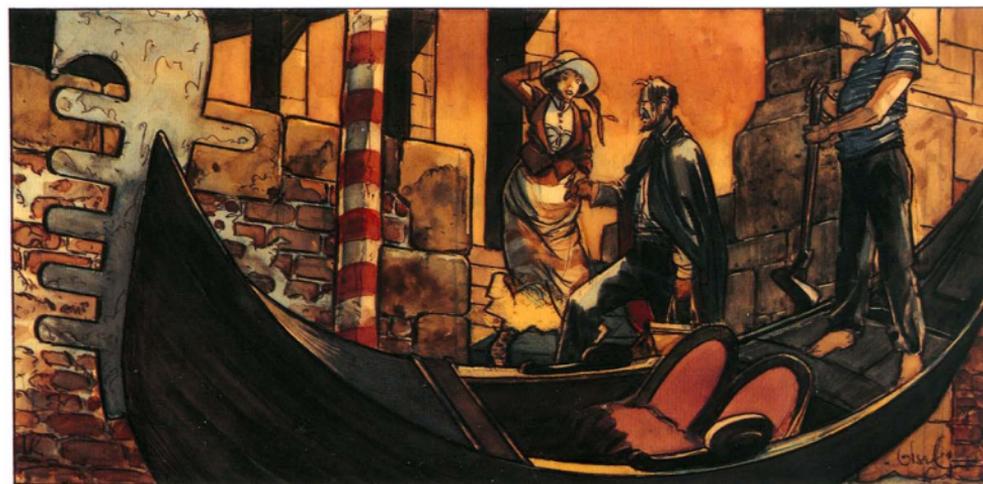
Le personnage impassible, qui n'avait pas desserré l'emprise de sa main sur mon poignet, me lâcha et se courba devant moi.

"Madame, si vous voulez bien me suivre..."

Curieuse, docile, j'emboîtais le pas à cet homme froid et guindé.

Après tant d'émotions, le grand canal était là, tel qu'on me l'avait décrit : majestueux, imposant, envoutant. Les maisons, les palais, cette atmosphère irréelle où l'eau est partout présente, me firent un instant plonger dans un oubli total de ce qui m'arrivait.

L'intensité de ce moment rendit palpable l'élan vital qui renaissait en moi.



Je compris que je venais de trouver une alliée : Venise !

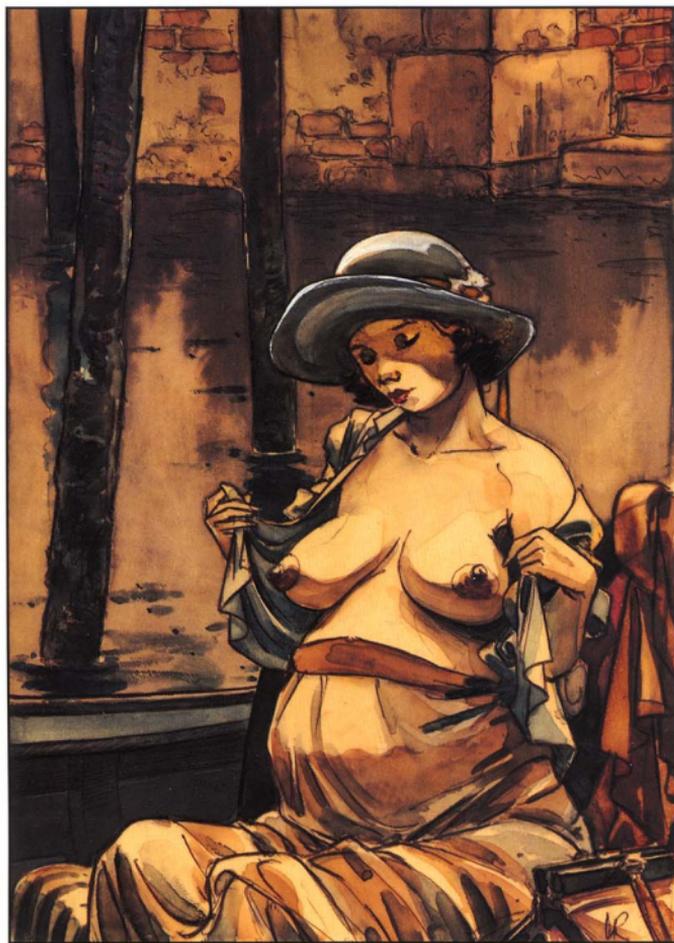
Mon guide m'aïda à m'installer dans une des gondoles qui attendaient le long du quai, et nous partîmes. Le gondolier portait un masque au nez proéminent et obscène.

Je m'absorbais dans une contemplation muette de ce qui se déroulait sous mes yeux.

Autour de nous, la mascarade allait bon train. Les embarcations que nous croisions débordaient de costumes aux couleurs éclatantes, d'esclaffades, de rires. Des fanfarons dissimulés sous des déguisements de toutes sortes haranguaient des belles nullement effarouchées, qui gloussaient et se pavanaient au nez de tous. Après avoir quitté le grand canal, les gondoles se

firent de plus en plus rares et les frasques du célèbre carnaval s'estompèrent. Nous bifurquions dans de petites artères sombres, bordées de hauts murs aux volets fermés.

Plus de bruit, rien que le glissement de l'eau sur la coque noire et la voix autoritaire de mon guide : "Déshabillez-vous et mettez ceci."



Je pris le paquet qu'il me tendait mais l'idée saugrenue de me dévêtir en ces lieux et devant ces deux hommes fit monter en moi une vague de révolte et de colère. Le regard grimaçant et ironique du gondolier me ramena à ma décision première de soumission apparente. Qu'attendait-on de moi ? Dans quel cycle infernal d'avilissement et de tourments voulait-on m'entraîner ainsi ? Et Vittorio ?

Une forte chaleur avait envahi toute la ville et la tenait sous son emprise. A quelles obscures débauches se livrait-on derrière ces murs silencieux et aveugles ? Nous ne rencontrions plus personne. Je commençai à ôter mes vêtements.

Les petits boutons nacrés que je dégrafai un à un crépitérent lorsque je laissai tomber mon chemisier sur le bois. Un filet de sueur s'écoula entre mes seins comme en une rigole. La moiteur de ma peau en magnifiait le grain et l'odeur de femelle qui en émanait était décuplée par la lourdeur de l'air. L'homme devant moi était fasciné par ma poitrine gonflée, humide. Il se détourna soudain mais l'équilibre précaire de l'embarcation, menacé par mes tentatives à retirer ma jupe, me ramenèrent son regard.

Gênée par mon ventre, je me tournai tant bien que mal. Je me penchai, lui présentant mon dos afin qu'il dégrafât la ceinture qui retenait les derniers bastions de ma nudité. Ses mains fébriles se posèrent sur mes reins, puis s'affaîrèrent. Tournant la tête, je remarquai alors la bosse qui gonflait le pantalon du gondolier et qui trahissait le trouble intense dont il était victime. Il ne devait plus sourire sous son masque...

J'imaginai parfaitement ce que, derrière moi, mes culottes fendues avaient dévoilé. Je me relevai presque nue, n'ayant plus sur moi que des bas retenus par des jarretières blanches, et des bottines.

Mon ventre rond palpitant d'une vie secrète, perceptible de moi seule, me donnait une assurance peu commune. J'étais belle ! Les ombres et la lumière le clamaient dans les yeux de ces deux étrangers.

Je me rassais à califourchon sur le banc central et, écartant ostensiblement les jambes, je dépressionnai lentement mes bottines. Je tendis alors un pied à l'homme brun qui enleva la chaussure, puis l'autre au gondolier qui fit de même.

Dans son empressement à m'aider, le bel italien avait fait glisser sa cape en arrière et, là aussi, sous le vêtement austère, son excitation devenait manifeste.

Je me retrouvais donc nue sur une gondole, avec deux hommes en rut, dans une ville de rêve accablée par une chaleur inattendue en cette saison. Cette situation incroyable avait libéré une autre femme en moi. La provinciale épousée et respectable aux





désirs refoulés s'était effacée devant cette avalanche de sollicitations irrépressibles.

Et si quelque mystérieux manipulateur désirait tirer mes propres ficelles, il n'était pas dit que je n'y trouverais pas moi aussi quelque avantage.

"Voilà messieurs ! Je suis prête !"

Les deux hommes se regardèrent comme si la situation leur échappait.

L'homme brun se ressaisit et dit d'un ton sec :

"Veuillez mettre votre robe, je vous prie !

- Non ! Après !..."

Je m'avançai alors le plus prudemment possible du gondolier, toujours accroché à sa rame qui ne s'enfonçait plus depuis longtemps avec la même cadence dans l'eau sale. Hésitante et fouailleuse, elle ne faisait plus guère avancer la gondole. Nous étions immobilisés sous un pont à la voûte basse et moussue.

Je dégageai les boutons du pantalon et libérai un membre long et dur. Nulle expression sous le masque, mais un souffle bref et rapide, oppressé, qui s'amplifia en un râle, lorsque, agenouillée, les jambes écartées, je me mis à le lécher lentement.

Je sentis derrière moi les mouvements calculés de l'autre homme pour se rapprocher. Puis ses mains caressèrent mes hanches et mon ventre palpitant. Il prononça quelques mots que je ne compris pas. Je savais qu'il dégrafait son pantalon et, lorsqu'il en sortit son sexe, je ne pus contenir un petit cri de satisfaction.

Il se mit alors à me tapoter la croupe de son gland, toujours marmonnant cette obscure litanie, puis il le fit aller



et venir sur la raie de mes fesses.

Quand enfin il pénétra mon sexe brûlant, j'engloutis tout entier, jusqu'en ma gorge, celui du gondolier.

Notre équilibre était précaire mais notre "pilote" au masque impassible se tenait bien accroché à sa rame, et l'on ne savait plus lequel, du bâton ou de l'homme, maintenait l'autre.

Et je ne savais pas non plus qui, de la mère, de la femme, ou de la putain, se livrait ainsi aux caresses délicates et expertes de cet autre, courbé contre mes reins.

La scène était sublime et terrifiante et, lorsque nous nous retrouvâmes déssoudés d'une étreinte fulgurante, je ne sus si ce fut la honte, la crainte, ou l'angoisse d'une quelconque malédiction que je décelai dans les yeux de mes deux amants.

Ils détournèrent leurs regards. Le gondolier, se déhanchant superbement, appuya sur sa perche, nous éclaboussant, au sortir du pont, d'un ruissellement de soleil aveuglant. L'homme brun me tendit la robe : un paquet d'étoffe rouge vif, dont jeus de la peine à me dépêtrer.

Le tissu doux et mouvant s'échappait de mes mains.

Quand enfin je compris comment revêtir ce haillon de luxe, je ne pus qu'éclater de rire.

Décidément, les surprises qu'on me réservait étaient à la hauteur de ma curiosité. J'enfilai la robe, diabolique fourreau moulant qui m'aurait recouverte de la tête aux pieds si ce n'avait été ces trous ronds pratiqués dans l'étoffe, d'où jaillissaient mes seins, mon ventre, et cette échancreuse verticale qui dévoilait, au moindre mouvement, mes jambes jusqu'au pubis.

De dos, la robe aurait pu paraître monacale avec sa cagoule, ses manches étroites et longues comme une seconde peau.

Monacale, si ce n'avait été ce rouge explosif captant chaque once de lumière, dont les vibrations électriques faisaient ressortir la moindre amorce de mouvement de mon corps.

Le fourreau palpait d'une vie propre, avançant dans leur expression, mes intentions les plus secrètes.

J'étais restée debout dans la gondole, immobile, tentant de percevoir à travers ma chair ce qui m'avait libérée.

Je sentis, par-delà le grand silence intérieur qui m'avait submergée, le clapotis de l'eau du canal, mouvance

utérine de la ville qui était à la fois sa raison d'être, sa force et sa faiblesse. En moi résonnait cette féminité absolue, réceptacle de tous les secrets, à la fois marécage fangeux, cloaque, source pure, lac tranquille ou mer déchaînée. De l'eau, Venise avait jailli avec toutes ses contradictions, et c'est moi qui surgissais de ce ventre dont un jour un

homme s'était emparé. "Signora"... La gondole s'était arrêtée devant trois marches que surplombait une porte massive enserrée par de hauts murs. D'entre les pierres, perçaient quelques fougères et se découpaient de rares ouvertures protégées d'épais barreaux. Mon compagnon s'approcha de la porte

qu'il frappa avec le lourd heurtor de bronze. Habitée à la lumière, je ne pus distinguer les traits de l'homme enturbanné qui vint ouvrir. Soudain, j'entendis ce nom comme un souffle : "Alicia..." Et je reconnus la voix... Circé ! Et s'effondra aussitôt cette quête vaine, obsessionnelle et pesante d'une autre moi-même, respectable et lisse comme un cristal sans faille. Je portai instinctivement les mains à mon ventre, mais la putain ressuscitée les fit glisser de mes hanches à mes seins. Je passai ma langue sur mes lèvres que je mordis, et je sus à cet instant que mon destin avait une fois de plus basculé, que de cette chute je tirerais ma gloire et mon plaisir. Alicia j'avais été, et cette parenthèse d'honorabilité et d'accession à un rang de bourgeoise conforme, me ramenait à une dimension jubilatoire plus intense. Seule incertitude à ma force confiante, Victorio... Que savait-il de moi, de moi vraiment ? Je le reconnus immédiatement dans cette silhouette qui attendait au bout du couloir. Victorio ! Il me tendit sa main que je pris, et baisa la mienne. "Hélène, venez que je vous présente à notre hôtesse." Je le suivis, servile. L'endroit était baroque. Des escaliers s'imbriquaient les uns dans les autres, semblant desservir des pièces d'où s'échappaient des cris, des gloussements. Des portes claquaient au bout de couloirs sombres. Des femmes piaillant, nues, couraient d'une





pièce à l'autre, poursuivies par des gaillards en érection. Certaines, accolées contre des murs, des fenêtres gothiques, ne pouvant fuir davantage leurs assaillants, se laissaient malmener de bonne grâce, dans toutes les positions.

Les ébats mollissaient à notre passage et un étrange silence se fit lorsque nous débouchâmes dans une cour fermée où trônait une fontaine. La cour regorgeait de couples enlacés, d'hommes déguisés et de femmes à moitié nues, tous intimement mêlés. Au fur et à mesure de notre cheminement, je reconnaissais mes anciennes compagnes de "maison" et discernais dans leur regard une incertitude dérotée.

Qui étais-je ? Qui était cette madone superbe au corps épanoui, aux seins plantureux et neigeux enchâssés dans le fourreau écarlate ?

Mon nom était partout, silencieux,

vacillant sur les langues, à l'orée des mémoires.

Alicia, Alicia, rebondissant, tintant comme l'eau jaillissant des gueules béantes de la fontaine.

Victorio m'avait perdue mais ne le savait pas encore.

Quittant la cour, nous montâmes un escalier de marbre blanc et pénétrâmes dans une pièce splendide où dominaient d'imposantes tentures de velours et de magnifiques miroirs aux cadres dorés.

Face à l'un d'eux, une femme debout réajustait une boucle d'oreille. Je ne vis tout d'abord que deux souliers aux talons vertigineux surmontés d'une paire de jambes admirables gainées de bas soyeux. Au-dessus, maintenus par une guêpière de satin noir, le dos et les hanches semblaient jaillir d'un véritable écrin précieux. Le mouvement des bras donnait à l'ensemble une impression ambiguë d'abandon. La

lourde chevelure était retenue en chignon par des peignes d'écaillé incrustée de turquoises.

Je fis quelques pas et reconnus immédiatement le reflet dans la glace.

C'est alors que Madame se retourna.

Je ne pus réprimer l'esquisse d'un sourire tant la farce était énorme.

Sa main aux ongles infiniment longs et rouges se posa délicatement sous mon menton et ses yeux plongèrent dans les miens.

Madame ne semblait pas m'avoir reconnue. Tel un maquignon avisé, elle me scrutait, m'observait. Elle me fit effectuer un tour sur moi-même et, du bout d'une badine, entr'ouvrit un pan de ma robe.

"Ainsi la voici, mon cher Victorio ! C'est en effet un superbe joyau que vous nous offrez là. Hélène... Hélène, princesse des eaux ! Quoi de plus approprié à Venise ? Et ce ventre... Vraiment, l'offrande est unique.







Madame avait posé ses deux mains sur cette chaude proéminence qui semblait la fasciner, et qu'elle-même ne posséderait jamais.

Puis elle se détourna de moi et, s'adressant toujours à Victorio :
 "Elle sera donc notre muse, à la fois reine et esclave si vous le désirez encore !"

Je savais que mon rôle était d'être muette et soumise.

Je connaissais ces rites initiatiques pour y avoir assisté maintes fois. Jamais encore je n'y avais pu participer de femme au ventre plein. Je pus ainsi mesurer combien la jubilation de Madame était grande, et comme l'ampleur de son emprise sur Victorio devait être forte.

Après tout ce temps employé à le fuir, mon passé me submergeait. Le silence qui régnait en ce lieu de débauches et de turpitudes ne m'avait jamais paru aussi bruyant.

Victorio planta droit son regard dans le mien et je l'entendis murmurer, hésitant encore :

"Ma... Ma femme est à vous !"
 Il m'avait définitivement perdue !
 "Circé, nos coupes sont vides !"
 Je me dirigeai vers le balcon qui surplombait la cour où la fête avait

repris tandis que Madame, qui s'était à demi allongée sur une méridienne aux boiseries magnifiques, avait saisi Victorio par l'entrejambe et l'avait fait chavirer, le nez entre ses seins. Absorbée par une contemplation quasi hypnotique de ce qui se déroulait en contrebas, je sursautai presque à la voix qui m'appelait :
 "Alicia..."

Alicia comme un murmure et Circé devant moi, humble et majestueux tout à la fois. Si touchant par son regard lumineux et la coupe, pétillante de champagne, tendue par une main tremblante.

Puis l'homme noir s'en retourna comme à regret.
 Un curieux colin-maillard prenait fin autour de la fontaine quand un autre jeu commença. Cachés derrière de larges planches ornées de gravures équivoques, des messieurs "biens sous tous rapports" laissaient dépasser des sexes que des mains habiles avaient rapidement dressés. Puis, cédant leurs places, les mains s'étaient esquivées au bénéfice de bouches gourmandes qui tэтаient, lapaient, léchaient, se délectaient, passant d'un membre à l'autre. Les

fesses bombées, charnues et penchées avaient provoqué plus d'une convoitise. Certaines même se trouvèrent prises avant que les délibérations pour reconnaître les propriétaires des objets qu'elles avaient eu en bouche aient pu avoir lieu.

Le jeu se termina donc en une débauche fiévreuse et désordonnée. En même temps, des serveurs, transportant un objet étrange recouvert de fleurs multicolores, firent irruption dans la cour. C'est à ce moment que je sentis leur présence dans mon dos et que, pour la première fois, Madame s'adressa à moi.

"Venez, ma chère, vous êtes attendue !"
 Je les suivis, Victorio et elle, dans l'escalier qui nous amenait au cœur même de la fête.
 Madame avançait, digne, altière, et je la retrouvais bien là, devant moi, maîtresse de ces fantasias de libertinage auxquelles j'avais si souvent participé, souveraine en sa cour. A ses côtés, Victorio semblait indécis. Sa nuque penchée vers l'avant et ses épaules tombantes reflétaient bien cet état de confrontation intérieure dont il devait être le jouet.

L'autel de bois siégeait au milieu des "fidèles recueillis", en attente de la suite des festivités.

Victorio m'invita à m'installer sur l'édifice au parfum envoûtant. Ses yeux fuyaient les miens et, lorsque sa main effleura mon ventre nu, je le sentis frémir.

Je m'étais allongée. Mes jambes épousant les formes biscornues laissaient voir à tous un sexe béant. Le bas de ma robe, tel un écran écarlate, pendait le long des montants d'un chevalet. Mon ventre rebondi, dont le nombril pointait vers le ciel, dominait mon corps arqué. Ma tête rejetée en arrière, reposait sur un miroir incrusté dans le bois. Puis Victorio me prit délicatement les poignets afin de les

emprisonner dans deux anneaux d'or ciselé.

"Oh, mon Hélène, ma reine, ...ma..." Victorio balbutiait plus qu'il ne prononçait ces mots qui ne semblaient pas m'être vraiment destinés. Les paroles indistinctes, presque inaudibles, retombaient sans me toucher. Le trouble inquiétant de cet époux pervers aurait bien pu m'envahir à mon tour si je n'avais senti se poser sur mon genou une main rassurante. Circé était là, bien présent. Son souffle frais parvenait jusqu'à moi.

L'odeur intime de l'homme noir m'avait toujours attirée et, ce soir, la bienveillance qu'il me prodiguait réveilla cette sensation. Au-delà de toute attente, cette situation si particulière dont j'étais le

centre, tous ces regards concentrés sur mon corps, avaient donné naissance à un émoi auquel je ne m'attendais pas. Un désir insensé me submergeait et je sentis peu à peu que je m'y consacrais tout entière.

Toute à ce bouleversement, je ne m'étais pas aperçue que Circé et Victorio s'étaient éloignés. Ma position n'était pas inconfortable mais les jambes arquées, la tête ainsi rejetée en arrière, je ne pouvais bouger.

J'essayais, par je ne sais quel pouvoir sur moi-même, de ne pas me polariser sur le fourmillement qui commençait à m'envahir, quand tout à coup je me sentis pénétrée brutalement. Le cercle des "aficionados" s'était resserré. Vouée à la détente de mon corps, je n'avais pas vu celui qui s'était





enfoncé ainsi en moi. La surprise fut telle que je ne pus m'empêcher de pousser un cri. L'homme se retira presque aussitôt et vint se placer à ma tête. Levant les yeux, j'aperçus le regard enfiévré de Victorio. Son sexe bandant se trouvait juste au-dessus de mon nez et ce fut mon odeur que je sentis. Ce fut ce goût si particulier de mon intimité de femme que je retrouvai lorsqu'il enfourna sa verge dans ma bouche.

Puis je sentis une langue s'affairer entre mes cuisses, lapant à petits coups savamment dosés les lèvres écartées, suçotant la vulve, léchant mon sexe mouillé et attisé par le désir. Ma bouche encerclait le gland de Victorio qui me pétrissait les seins. Ma langue allait et venait sur son sexe gonflé qui s'acharnait contre mon palais.

L'envie de jouir n'avait jamais été aussi intense et si je sentis la langue experte

se retirer, ce fut pour mieux recevoir, en mon tréfonds, un sexe aux dimensions remarquables. L'homme qui s'était ainsi emparé de moi me possédait. Il me heurtait au plus profond des entrailles par saccades alternées.

Mes deux amants ahañaient, geignaient, et lorsqu'enfin je reçus dans ma bouche et dans mon ventre cette liqueur subtile, je perçus une déflagration de plaisir inouï parcourir tout mon corps. J'étais rompue, secouée de spasmes, la chair épanouie par l'ultime sursaut d'une jouissance démesurée.

Victorio s'était écroulé, agenouillé, un bras enserrant mon visage et murmurant mon prénom « Hélène ».

A l'autre bout de moi, une voix calme m'appelait, dévote et sereine : « Alicia ».

Mon ventre maintenant apaisé se souleva, ondulant sous la caresse interne de l'enfant comme une ultime revendication à la maternité.

Je réalisai alors que l'attroupement se resserrait, et commençai à trouver la farce amère.

Victorio s'était éloigné, le mari laissant le corps moite en pâture à tous ceux qui en éprouvaient l'envie. Hommes et femmes s'étaient rapprochés à me toucher; les cris et les goussements reprirent de plus belle. Circé était resté là, la main tendrement posée sur ma hanche. Je n'osais pas même espérer quelque secours de sa part et, lorsque j'entendis la voix impérative de Madame l'appeler, je me résignai à tous les outrages. Le dernier regard qu'il me lança était pourtant plein de sérénité et de promesses, mais lorsqu'il partit, je me sentis définitivement seule.

Autour de moi, une autre fête s'était organisée.

Toutes les verges de ces messieurs étaient dressées, subissant des allers et retours sans cesse renouvelés par des mains habiles, sucées par des bouches avides, branlées entre des seins huilés.

Les dards de toutes tailles étaient harcelés par ces "dames de bienfaisance", luisants de salive, gonflés par le désir, pressés, vibrants, en attente de l'ultime délivrance.

Puis ce fut l'apothéose... Tous ces sexes pressurés, pétris, si bien malmenés, se mirent à éjaculer tels des bouteilles de champagne agitées en tous sens. Et j'en étais la cible !

Les jets blanchâtres, saccadés, jaillissaient de toutes parts, retombant sur mon corps qui devenait humide et poisseux.

Les femmes se mirent à me masser, étalant la semence et s'en pouléchant, tandis que certains hommes, vite revigorés, s'empresaient à nouveau sur leurs croupes tendues.

"Grandeur et servitude", je n'avais plus qu'une envie, me plonger dans une eau fraîche et salvatrice.

Le jeu avait assez duré !

Remuant les poignets, je m'aperçus vite que les bracelets dorés offraient bien peu de résistance. Je m'en délivrai aisément et me redressai comme je pus. Je relevai la tête et ôtai la cagoule qui libéra mes cheveux bruns.

A ce moment, tout bascula.

J'entendis le rire aigu de Madame retentir du haut de son balcon. En contrebas, Victorio, l'air hagard, semblait n'y rien comprendre. Maintenant, mon nom était partout !

Alicia !

Madame, elle-même, m'avait immédiatement reconnue.

"Alicia !"

Victorio releva la tête vers le balcon.

"Alicia ?

– Eh oui, mon cher, l'une des meilleures que j'aie formée . Ne me dites pas que vous l'ignorez ?"

Le rire repartit de plus belle.

Victorio se décomposait et se retourna à nouveau vers moi, implorant.

"Hé... Hélène..."

Succédant à la surprise que j'avais provoquée chez mes anciennes compagnes, des gestes tendres, affectueux de reconnaissance m'assaillaient. Les questions et les commentaires fusaient. Je ne savais à qui répondre tant le déferlement de paroles, d'embrassades, de caresses, me submergeait.







Ce fut alors que tout se précipita.
La porte donnant sur le canal s'ouvrit.

Le son s'amplifiant d'une musique entraînant pénétra dans la cour. Tous les visages se tournèrent vers le couloir tandis que Circé entra dans la lumière. Suivi d'une troupe bariolée, débridée et gesticulante, il s'avavançait. Les musiciens, les masques, le carnaval de Venise prenaient possession des lieux, se mêlant aux cérémoniants de cette fête païenne dont j'avais été la belle initiée. Circé m'aida à me lever et, dressée sur l'autel, les pieds nus, je me mis à danser au rythme effréné de la farandole. Madame, délestée de ses pouvoirs,

tentait vainement de se délivrer des gaillards qui l'avaient entreprise contre son gré.

Victorio, comme halluciné, me regardait fixement.
Je n'étais que rire, exubérance. Circé me tendit ses bras puissants dans lesquels je me laissai tomber. Il me porta avec une infinie délicatesse vers la fontaine et m'enleva la robe souillée.
Puis il me souleva à nouveau et m'immergea, nue, dans l'eau rédemptrice.

Me sentant renaitre d'un autre baptême, je me pressai contre lui qui n'ignorait rien de moi, l'enlaçant tendrement.

Je ruisselai, blottie tout contre lui dont je sentai le cœur palpiter à une cadence effrénée.

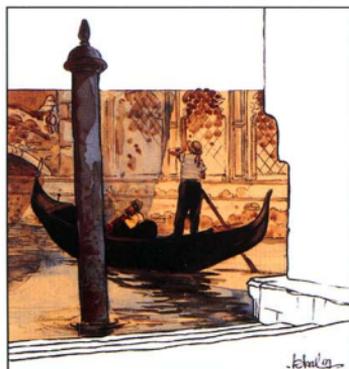
Il me reprit dans ses bras et marcha d'un pas assuré vers la porte. Dernier regard, dernière vision par-dessus son épaule d'une fête plus trouble encore qui ne faisait que débiter.

J'aperçus, pour la dernière fois, prostré près de la fontaine, Victorio dont un étrange Pierrot et sa Colombine s'étaient emparés. Circé me déposa dans une gondole qui semblait nous attendre. Il m'entoura d'un grand châle soyeux qui dissimula mes seins, retombant souplement sur mes cuisses.



Courbé vers moi, il embrassa mon ventre puis me pressa contre lui. Nous laissions derrière nous
le vacarme assourdissant d'un passé désordonné.

La gondole glissait, silencieuse, vers une nuit dans laquelle, confiante, je m'abandonnai.



Pas un mot ne fut échangé. Ainoque avait saisi la coquigne contre son torse. Le vit excité pointait contre le ventre dénudé de la fille qui avait dénoué son corsage, mais celle-ci avait décidé de mener la danse. D'un geste autoritaire, elle fit asseoir le puceau dans l'herbe grasse et, agenouillée devant lui, commença à lui branler la pine d'une main, caressant de l'autre les deux bourses velues.

Jamais Ainoque n'avait été soumis à un tel traitement. Le gland violacé entraît et sortait de son habit de chair sous ses yeux arrondis, comme s'il ne lui appartenait plus. Mais la fille savait y faire et la sève se précipitait dans le membre manié avec force. Ainoque se laissait chavirer, les paupières closes, quand soudain la main se retira. Relevant la tête vers Herminette, il vit sa bouche entrouverte, tirée aux commissures par un sourire gourmand, qui s'apprêtait à engloutir la queue brûlante...

Ce n'était rien encore, comparé à ce qui l'attendait chez Margot, la nourrice généreuse, qui se devait de sacrifier à l'amour son plus étroit conduit pour ne point mettre en péril l'abondance de son précieux lait.

www.humano.com

43 5125 0



9 782731 662078

